

ANDRÉ MAY

Notice lue par CLAUDE WEYL

Je voudrais, pour les Anciens Combattants du Palais, tracer la ligne très pure de la vie d'André May et j'hésite encore à vous parler de lui, tant je crains de ne pouvoir rendre la simplicité de cette existence faite de tendresse filiale, de haute conscience et d'abnégation.

Notre confrère appartenait à une famille de souche lorraine, établie à Metz depuis plus d'un siècle et qui — avec loyauté — livrait à l'Intendance des fournitures militaires.

Vers 1860, cédant à l'attrait invincible de l'épopée impériale, deux oncles d'André May passaient par Saint-Cyr et devenaient officiers.

Après le traité de Francfort et malgré les offres pressantes du Gouvernement allemand, les May quittent Metz, leur usine, leur vieux magasin de la rue Serpenoise et viennent s'établir à Paris dans un modeste appartement du quartier du Marais.

C'est dans ce coin de Paris, triste, sans lumière et sans joie, que le 18 octobre 1886, André May prend sa première inscription — à l'État Civil.

Nous retrouvons sa trace lumineuse au lycée Charlemagne et c'est sans effort qu'il termine le cycle des études classiques.

Sa famille voulait qu'il vînt en aide à son père dans les affaires.

Sans résistance orgueilleuse, avec le seul désir de compléter sa formation intellectuelle, André May entre à l'École de Droit.

Le voici docteur, puis avocat stagiaire, puis sur la liste des candidats au Secrétariat de la Conférence.

C'est alors que dans l'immense salle des Pas Perdus, nous rencontrons notre jeune confrère.

Petite taille, allure discrète, figure ascétique de jeune savant que l'air de Paris brûle et qui, derrière son lorgnon, cache de pauvres yeux fatigués par les livres.

Cet immense Palais, bourdonnant de souvenirs et de gloire, ne soulève aucun effroi dans l'âme du jeune stagiaire.

Il va de son petit pas tranquille vers sa destinée, l'esprit et le cœur attachés à des pensées et à des sentiments qui font sa force et sa gloire.

Tous les soirs, André May retrouve son modeste cabinet d'avocat.

Il ne recherche pas les affaires retentissantes — il veut plaider gratuitement pour les indigents et choisir ses autres clients afin de ne défendre que des causes profondément justes.

La seule grande affaire qu'il ait plaidée lui fut envoyée par son père; il s'agissait d'un litige concernant une société qui a pour seul but le culte pieux des morts.

Etrange confrère, n'est-il pas vrai ? Et cependant, l'ordonnance persuasive de son discours, le charme de sa voix aux inflexions caressantes, la mesure parfaite de son geste comme la simplicité de son commerce lui assurèrent la première place à la Conférence, sous le bâtonnat de Busson-Billault.

Tous les espoirs vous sont permis désormais, ô mon cher, mon très cher ami.

Deux hommes politiques réclament votre collaboration et vous entrez dans un cabinet célèbre où vous allez apprendre comment l'on conquiert la gloire.

Mais voici venir les heures troubles de 1914, les semaines fiévreuses de juillet et sur ce grand pays qui sent rôder tant de forces mauvaises, l'ordre de mobilisation.

André May dit adieu à ses chers parents et rejoint aussitôt à Toul le 153^e de ligne où, dans cet étrange bouleversement de la guerre, il n'est plus que le matricule trois mille et quelques.

Voici les routes poudreuses de Lorraine, le soleil accablant de l'été 1914, écrasé par son sac et son fusil, André May allonge le pas dans le rang; le grondement du canon, Nancy dépassé, la forêt de Champenoux à l'horizon, ce petit fantassin presque malingre, avec son regard perdu derrière ses lunettes, montre une âme d'airain et étonne ses camarades de combat. Il prend part à la défense du Grand-Couronné, puis à la bataille de la Marne. En Artois, le 10 octobre 1914, il est frappé de deux balles. Evacué à Vannes, aussitôt guéri, il rejoint son régiment et se trouve à Neuville-Saint-Waast.

Nommé caporal-fourrier, il est chef de patrouille; un jour il ramène onze prisonniers. Il est cité à l'ordre.

Le 11 mai 1915, son régiment est à La Targette; l'artillerie ennemie a repéré la position; un soldat tombe: André May se précipite pour le secourir; un second obus éclate: André May frappé en pleine poitrine meurt; il avait 28 ans.

Son commandant de bataillon le dépeignait ainsi dans une lettre conservée pieusement dans les archives de la famille:

« Pour qu'il n'y ait pas d'erreur sur le jeune homme dont je parle et afin d'éviter un quiproquo détestable, je vous signale que le May dont je parle était de petite taille, portait lorgnon et exerçait la profession d'avocat. Il devait aussi, si je ne me trompe, être secrétaire de la Conférence Molé? »

« Si c'est la sœur de ce jeune héros qui vous a demandé des renseignements et que vous croyiez pouvoir lui annoncer la fin de son frère, affirmez-lui l'admiration et l'affection que tous, dans la compagnie, avaient pour le camarade gai et souriant, puis pour le gradé toujours dévoué, toujours débrouillard, actif et alerte, trouvant le moyen de procurer de l'eau et du café à tout le monde, alors que ses collègues des autres compagnies cherchaient vainement les ravitaillements; c'était un exemple vivant et agissant de ce que peuvent la conscience et l'énergie quand elles résident dans un cœur bien placé et malgré des moyens physiques très réduits ». (1)

...Ainsi mourut un pauvre petit soldat de rien du tout.

André May est parti sans honneurs exceptionnels, sans fanfares, sans drapeaux voilés de crêpe.

C'était un pauvre petit soldat — c'était un héros !

(1) Lettre du Commandant Cornet du 2 juin 1915.